

Molière

L'École des femmes

Comédie

Adaptation par J. *&* D. Henry

*Ad usum delphini*

LES PERSONNAGES (à confirmer)

ARNOLPHE, autrement M. de la Souche…………………………

AGNÈS, jeune fille innocente, élevée par Arnolphe. ……………

HORACE, amant d'Agnès……………………………………..

ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe………………………………..

CHRYSALDE, ami d'Arnolphe…………………………………

ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde……………………………..

ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe………………

La scène est dans une place de ville.

**ACTE I, SCÈNE PREMIÈRE**CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

ARNOLPHE

Oui, je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?

Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur ;

Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,

Prendre femme, est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point ;

Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point

Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,

Et femme qui compose, en sait plus qu'il ne faut.

Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,

Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,

De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALDE

Une femme stupide est donc votre marotte ?

ARNOLPHE

Tant, que j'aimerais mieux une laide, bien sotte,

Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

Celle que j’ai trouvée, parmi d'autres enfans,

M'inspira de l'amour pour elle, dès quatre ans :

Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,

De la lui demander il me vint la pensée,

La bonne paysanne, apprenant mon désir,

À s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.

Dans un petit couvent, loin de toute pratique,

Je la fis élever, selon ma politique,

C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploirait,

Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.

Dieu merci, le succès a suivi mon attente,

Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,

Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait,

Pour me faire une femme au gré de mon souhait.

Le résultat de tout, est qu'en ami fidèle,

Ce soir, je vous invite à souper avec elle.

CHRYSALDE

J'y consens.

ARNOLPHE

Vous pourrez dans cette conférence,

Juger de sa personne, et de son innocence.

CHRYSALDE

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe…

ARNOLPHE

Bon ;

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

CHRYSALDE

Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,

Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.

Qui diable vous a fait aussi vous aviser,

À quarante et deux ans de vous débaptiser,

Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie,

Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE

Outre que la maison par ce nom se connaît,

La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRYSALDE

Quel abus, de quitter le vrai nom de ses pères,

Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !

Mais je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche

À ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

*S'en allant*.

Ma foi je le tiens fou de toutes les manières.

**SCÈNE IV**

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE

Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;

Et pourvu que l'honneur soit… Que vois-je ? Est-ce ?… Oui.

Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même.

Horace !

HORACE

Seigneur Arnolphe !

ARNOLPHE

Ah ! joie extrême !

Et depuis quand ici ?

HORACE

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE

Vraiment.

HORACE

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE

J'étais à la campagne.

HORACE

Oui, depuis deux journées.

ARNOLPHE

Oh comme les enfants croissent en peu d'années !

J'admire de le voir au point où le voilà,

Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

Mais, dites-moi de grâce, Oronte votre père,

Mon bon et cher ami, que j'estime et révère,

Que fait-il ? Que dit-il ? est-il toujours gaillard ?

À tout ce qui le touche il sait que je prends part.

HORACE

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,

Et j'avais de sa part une lettre pour vous ;

Mais depuis par une autre il m'apprend sa venue,

Et la raison encor ne m'en est pas connue.

Savez-vous qui peut être un de vos citoyens,

Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,

Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE

Non : vous a-t-on point dit comme on le nomme ?

HORACE

Enrique.

ARNOLPHE

Non.

HORACE

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,

Comme s'il devait m'être entièrement connu.

Il m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,

Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

ARNOLPHE

J'aurai certainement grande joie à le voir,

Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville ?

HORACE

À ne vous rien cacher de la vérité pure,

J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,

Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE

Bon, voici de nouveau quelque conte gaillard,

Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE

Oh.

HORACE

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions

Un secret éventé rompt nos prétentions.

Je vous avouerai donc avec pleine franchise,

Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise !

ARNOLPHE, *riant*.

Et c'est ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,

Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis,

Simple à la vérité, par l'erreur sans seconde

D'un homme qui la cache au commerce du monde,

Mais qui dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,

Fait briller des attraits capables de ravir,

C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE*, à part.*

Ah ! je crève.

HORACE

Pour l'homme,

C'est, je crois, de la Zousse, ou Souche, qu'on le nomme,

Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom ;

Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non,

Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.

Le connaissez-vous point ?

ARNOLPHE*, à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE

Eh ! vous ne dites mot.

ARNOLPHE

Eh oui, je le connois.

HORACE

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE

Eh…

HORACE

Qu'en dites-vous ? quoi ?

Eh ? c'est-à-dire oui. Jaloux ? à faire rire.

Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.

Vous me semblez chagrin ; serait-ce qu'en effet

Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARNOLPHE

Non, c'est que je songeais…

HORACE

Cet entretien vous lasse ;

Adieu, j'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARNOLPHE, *seul*

Oh… Oh que j'ai souffert durant cet entretien !

Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.

Avec quelle imprudence, et quelle hâte extrême,

Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !

Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,

Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

**ACTE II, SCÈNES PREMIÈRE & SECONDE, puis IV et V**

ARNOLPHE

Je suis au supplice mais de sa propre bouche

Je veux entendre tout de ceci qui me touche :

Tâchons de modérer notre ressentiment.

Patience, mon cœur, doucement, doucement…

Venez, Agnès. Rentrez.

*Agnès entre.*

La promenade est belle.

AGNÈS

Fort belle.

ARNOLPHE

Le beau jour !

AGNÈS

Fort beau !

ARNOLPHE

Quelle nouvelle ?

AGNÈS

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE

C'est dommage : mais quoi

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.

Lorsque j'étais aux champs n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS

Non.

ARNOLPHE

Vous ennuyait-il ?

AGNÈS

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?

AGNÈS

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *ayant un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.

Voyez la médisance, et comme chacun cause.

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu :

Était en mon absence à la maison venu ;

Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.

Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues ;

Et j'ai voulu gager que c'était faussement…

AGNÈS

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE

Quoi ! c'est la vérité qu'un homme…

AGNÈS

Chose sûre.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité,

Me marque pour le moins son ingénuité.

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,

Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS

Oui : mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi,

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE

Peut-être : mais enfin, contez-moi cette histoire.

AGNÈS

Elle est fort étonnante et difficile à croire.

J'étais sur le balcon à travailler au frais :

Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès

Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue,

D'une humble révérence aussitôt me salue.

Moi, pour ne point manquer à la civilité,

Je fis la révérence aussi de mon côté.

Soudain, il me refait une autre révérence.

Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;

Et lui d'une troisième aussitôt repartant,

D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.

Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle

Me fait à chaque fois révérence nouvelle.

Et moi, qui tous ces tours fixement regardais.

Nouvelle révérence aussi je lui rendais.

Tant, que si sur ce point la nuit ne fût venue,

Toujours comme cela je me serais tenue.

Ne voulant point céder et recevoir l'ennui,

Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE

Fort bien.

AGNÈS

Le lendemain étant sur notre porte,

Une vieille m'aborde en parlant de la sorte.

« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,

Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir.

Il ne vous a pas faite une belle personne ;

Afin de mal user des choses qu'il vous donne.

Et vous devez savoir que vous avez blessé

Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.»

ARNOLPHE, à part.

Ah suppôt de Satan, exécrable damnée.

AGNÈS

«Moi, j'ai blessé quelqu'un ? fis-je toute étonnée.

Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;

Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.

Hélas ! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause ?

Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?

Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,

Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.

Hé, mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde.

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?

Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas

Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.

En un mot, il languit le pauvre misérable.

Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,

Que votre cruauté lui refuse un secours,

C'est un homme à porter en terre dans deux jours.

Mon Dieu ! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande,

Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ?

Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir,

Que le bien de vous voir et vous entretenir.

Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,

Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.

Hélas ! volontiers, dis-je, et puisqu'il est ainsi,

Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.»

ARNOLPHE, *à part.*

Ah sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,

Puisse l'enfer payer tes charitables trames.

AGNÈS

Voilà comme il me vit et reçut guérison.

Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?

Et pouvais-je après tout avoir la conscience

De le laisser mourir faute d'une assistance ?

Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,

Et ne puis sans pleurer voir un poulet mourir.

ARNOLPHE, *bas*.

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente :

Et j'en dois accuser mon absence imprudente,

Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs,

Exposée aux aguets des rusés séducteurs.

Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,

Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS

Qu'avez-vous ? vous grondez, ce me semble, un petit.

Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,

Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS

Hélas ! si vous saviez, comme il était ravi,

Comme il perdit son mal, sitôt que je le vi ;

Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,

Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette.

Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous…

ARNOLPHE

Oui ; mais que faisait-il étant seul avec vous ?

AGNÈS

Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde :

Et me disait des mots les plus gentils du monde :

Des choses que jamais rien ne peut égaler.

Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,

La douceur me chatouille, et là-dedans remue

Certain je ne sais quoi, dont je suis toute émue.

ARNOLPHE*, à part.*

Ô fâcheux examen d'un mystère fatal,

Où l'examinateur souffre seul tout le mal !

*(À Agnès)*

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,

Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses ?

AGNÈS

Oh tant ; il me prenait et les mains et les bras,

Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?

*(La voyant interdite.)*

Ouf.

AGNÈS

Hé, il m'a…

ARNOLPHE

Quoi ?

AGNÈS

Pris…

ARNOLPHE

Euh !

AGNÈS

Le…

ARNOLPHE

Plaît-il ?

AGNÈS

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si fait.

ARNOLPHE

Mon Dieu ! non.

AGNÈS

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE

Ma foi, soit.

AGNÈS

Il m'a pris… vous serez en colère.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non ! Diantre ! que de mystère !

Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS

Il…

ARNOLPHE, à part.

Je souffre en damné.

AGNÈS

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné,

À vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine*.

Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre,

S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS

Comment. Est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE

Non pas.

Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,

N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

AGNÈS

Non. Vous pouvez juger s'il en eût demandé,

Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE

Grâce aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte.

Si j'y retombe plus je veux bien qu'on m'affronte.

Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet,

Je ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait.

Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire

Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.

Mais enfin : apprenez qu'accepter des cassettes,

Et de ces beaux blondins écouter les sornettes :

Que se laisser par eux à force de langueur

Baiser ainsi les mains, et chatouiller le cœur :

Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS

Un péché, dites-vous, et la raison de grâce ?

ARNOLPHE

La raison ? La raison, est l'arrêt prononcé,

Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNÈS

Courroucé. Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?

C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce.

ARNOLPHE

Oui. C'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,

Ces propos si gentils, et ces douces caresses ;

Mais il faut le goûter en toute honnêteté,

Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

AGNÈS

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,

Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS

Est-il possible ?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS

Vous nous voulez, nous deux…

ARNOLPHE

Rien de plus assuré.

AGNÈS

Que si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE

Hé, la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS

Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque.

Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS

Nous serons mariés ?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

Mais quand ?

ARNOLPHE

Dès ce soir.

AGNÈS, riant.

Dès ce soir ?

ARNOLPHE

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS

Oui.

ARNOLPHE

Vous voir bien contente, est ce que je désire.

AGNÈS

Hélas ! que je vous ai grande obligation !

Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE

Avec qui ?

AGNÈS

Avec… là.

ARNOLPHE

Là… là n'est pas mon compte.

À choisir un mari, vous êtes un peu prompte.

C'est un autre en un mot que je vous tiens tout prêt,

Et quant au monsieur, là, je prétends, s'il vous plaît,

Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,

Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;

Que venant au logis pour votre compliment

Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement,

M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,

De votre procédé je serai le témoin.

**ACTE III, SCÈNES PREMIÈRE ET DEUXIÈME**

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE

Oui : tout a bien été, ma joie est sans pareille.

Vous avez là suivi mes ordres à merveille :

Confondu de tout point le blondin séducteur ;

Et voilà de quoi sert un sage directeur.

Votre innocence, Agnès, avait été surprise,

Voyez, sans y penser où vous vous étiez mise.

Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,

Le grand chemin d'enfer et de perdition.

*Une pause*

Je vous épouse, Agnès, et cent fois la journée

Vous devez bénir l'heur de votre destinée :

Contempler la bassesse où vous avez été,

Et dans le même temps admirer ma bonté.

Oh je me souviens d'une petite affaire.

Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.

*Il sort et rencontre Horace*

*Papa : Arnolphe de la Souche fut joué par Florence*

*Et vous avez je crois apprécié sa prestance.*

*Florence : Maintenant empruntant une nouvelle bouche*

*Par Papa sera joué Arnolphe de la Souche.*

**SCÈNE IV**

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE

Je reviens de chez vous, et le destin me montre

Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.

Mais j'irai tant de fois qu'enfin quelque moment…

ARNOLPHE

Hé mon Dieu ! n'entrons point dans ce vain compliment.

Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,

Et si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.

Mettons donc sans façons. Hé bien. Vos amourettes.

Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?

HORACE

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,

Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE

Oh, oh ! comment cela ?

HORACE

La fortune cruelle,

A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE

Quel malheur !

HORACE

Et de plus, à mon très grand regret,

Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure ?

HORACE

Je ne sais. Mais enfin c'est une chose sûre.

Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,

Ma petite visite à ses jeunes attraits,

Lorsque changeant pour moi de ton et de visage,

Et servante et valet m'ont bouché le passage,

Et d'un : «Retirez-vous, vous nous importunez »,

M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE

La porte au nez !

HORACE

Au nez.

ARNOLPHE

La chose est un peu forte.

HORACE

J'ai voulu leur parler au travers de la porte :

Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu

C'est, « Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE

Non. Et de la fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître ;

En me chassant de là d'un ton plein de fierté,

Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE

Comment d'un grès ?

HORACE

D'un grès de taille non petite,

Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela ;

Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE

Certes j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

Et je vois que le grès vous a mis en déroute,

Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE

Sans doute,

Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,

Qui sans se faire voir conduisait tout cela :

Mais ce qui m'a surpris et qui va vous surprendre,

C'est un autre incident que vous allez entendre.

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître,

Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,

Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès,

Car tranchant avec moi par ces termes exprès,

« Retirez-vous, mon âme aux visites renonce,

Je sais tous vos discours : et voilà ma réponse, »

Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez,

Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds,

Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage

A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?

Dites…

ARNOLPHE

Oui, fort plaisant.

HORACE

Riez-en donc un peu,

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,

Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,

Comme si j'y voulais entrer par escalade,

Et qu'abuse à ses yeux par sa machine même,

Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême :

Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire,

Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire.

Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un rire forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.

Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre :

De la manière enfin que la pure nature

Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas*.

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,

Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit*.

Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose, qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire, sans qu'il y en eût. On me dit fort, que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure, que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez. Et je pense que j'en mourrais de déplaisir.

HORACE

Avez-vous jamais vu, d'expression plus douce,

Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,

Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?

Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,

De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable ?

D'avoir dans l'ignorance et la stupidité,

Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?

L'amour a commencé d'en déchirer le voile,

Et si par la faveur de quelque bonne étoile,

Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,

Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal…

ARNOLPHE

Adieu.

HORACE

Comment, si vite ?

ARNOLPHE

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.

**SCÈNE V**

ARNOLPHE

J'enrage de trouver cette place usurpée,

Et j'enrage de voir ma prudence trompée.

Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,

Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.

Je veux entrer un peu ; mais seulement pour voir

Quelle est sa contenance après un trait si noir.

**ACTE IV, SCÈNES PREMIÈRE À CINQUIÈME**

ARNOLPHE

ARNOLPHE

De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue,

De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue.

Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses,

Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,

Si message ou poulet de sa part peut entrer.

**SCÈNE VI**

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE

La place m'est heureuse à vous y rencontrer,

J’ai pu revoir Agnès ! Je l’aime et cette nuit,

Dans sa chambre un peu tard m'introduirai sans bruit,

En toussant par trois fois je me ferai connaître,

Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre.

Vous prendrez part je pense à l'heur de mes affaires

Adieu je vais songer aux choses nécessaires. *Il sort*

**SCÈNES VII et IX**

ARNOLPHE, ALAIN

ARNOLPHE

Quoi ? l'astre qui s'obstine à me désespérer,

Ne me donnera pas le temps de respirer !

Mais cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit,

Ne se passera pas si doucement qu'on croit…

*À Alain*

L'homme que vous savez, n'en faites point de bruit,

Veut comme je l'ai su m'attraper cette nuit,

Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade,

Mais il lui faut, Alain, dresser une embuscade :

Je veux que vous preniez un fort et bon bâton,

Et quand il sera près du dernier échelon…

ALAIN

S'il ne tient qu'à frapper, je me sens d’humeur forte.

Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

ARNOLPHE

Voilà pour le prochain une leçon utile,

Et si tous les maris qui sont en cette ville,

De leurs femmes ainsi recevaient le galant,

Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

**ACTE V, SCÈNE PREMIÈRE**

ARNOLPHE, ALAIN

ARNOLPHE

Traître, qu'avez-vous fait par cette violence ?

ALAIN

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.

L'ordre était de le battre, et non de l'assommer ;

Et c'était sur le dos, et non pas sur la tête,

Que j'avais commandé qu'on fît choir la tempête.

Hélas ! que deviendrai-je ? et que dira le père,

Lorsque inopinément il saura cette affaire ?

**SCÈNE II**

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE

Il faut que j'aille un peu reconnaître qui c'est.

ARNOLPHE

Eût-on jamais prévu… Qui va là ? s'il vous plaît.

HORACE

C'est vous, Seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE

Oui ; mais vous…

HORACE

C'est Horace.

Je m'en allais chez vous, vous prier d'une grâce,

Vous sortez bien matin !

ARNOLPHE, *bas*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine ;

Et je bénis du Ciel la bonté souveraine,

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi,

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire ;

Et par un incident qui devait tout détruire.

Car étant sur le point d'atteindre à la fenêtre

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,

Qui sur moi brusquement levant chacun le bras

M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas ;

Et ma chute aux dépens de quelque meurtrissure,

De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.

Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé,

Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

J'entendais tout leur bruit dans le profond silence,

L'un l'autre ils s'accusaient de cette violence,

Et sans lumière aucune en querellant le sort,

Sont venus doucement tâter si j'étais mort.

Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,

J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi ;

Et comme je songeais à me retirer moi,

De cette feinte mort la jeune Agnès émue,

Avec empressement est devers moi venue :

Car les discours qu'entre eux ces gens avaient tenus,

Jusques à son oreille étaient d'abord venus.

Puis me trouvant sans mal elle a fait éclater

Un transport difficile à bien représenter.

Que vous dirai-je ? enfin cette aimable personne

A suivi les conseils que son amour lui donne,

N'a plus voulu songer à retourner chez soi,

Et de tout son destin s'est commise à ma foi.

Considérez un peu par ce trait d'innocence

Où l'expose d'un fou la haute impertinence ;

Et quels fâcheux périls elle pourrait courir,

Si j'étais maintenant homme à la moins chérir ?

Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée,

J'aimerais mieux mourir que l'avoir abusée.

Je prévois là-dessus l'emportement d'un père :

Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.

Ce que je veux de vous sous un secret fidèle,

C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,

Que dans votre maison, en faveur de mes feux,

Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.

Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,

Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,

Vous savez qu'une fille aussi de sa façon

Donne avec un jeune homme un étrange soupçon.

Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence

Que j'ai fait de mes feux entière confidence ;

C'est à vous seul aussi comme ami généreux

Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

ARNOLPHE

Très volontiers, vous dis-je, et je me sens ravir

De cette occasion que j'ai de vous servir.

Je rends grâces au Ciel de ce qu'il me l'envoie,

Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

Des valets causeraient. Pour jouer au plus sûr,

Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur,

Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.

Pour moi je ne ferai que vous la mettre en main,

Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE,*seul*.

Ah fortune ! ce trait d'aventure propice,

Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.

**SCÈNE III**

AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE

Ne soyez point en peine, où je vais vous mener,

C'est un logement sûr que je vous fais donner.

Vous loger avec moi, ce serait tout détruire,

Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.

*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le connaisse.*

AGNÈS

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE

Hors de votre présence on me voit triste aussi.

AGNÈS

Hélas ! s'il était vrai, vous resteriez ici.

*(Arnolphe la tire.)*

Ah l'on me tire trop !

HORACE

C'est qu'il est dangereux,

Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux,

Et ce parfait ami de qui la main vous presse,

Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS

Mais suivre un inconnu que…

HORACE

N'appréhendez rien,

Entre de telles mains vous ne serez que bien. *Il sort*

**SCÈNE IV**

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *le nez dans son manteau.*

Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.

Me connaissez-vous ?

AGNÈS*, le reconnaissant.*

Hay.

ARNOLPHE

Mon visage, friponne,

Dans cette occasion rend vos sens effrayés ;

Et c'est à contre-coeur qu'ici vous me voyez ;

Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède,

*(Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)*

N'appelez point des yeux le galant à votre aide,

Il est trop éloigné pour vous donner secours ;

Ah, ah, si jeune encor, vous jouez de ces tours,

Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein,

Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,

AGNÈS

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE

J'ai grand tort en effet.

AGNÈS

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE

Suivre un galant n'est pas une action infâme ?

AGNÈS

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme ;

J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché

Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE

Oui, mais pour femme moi je prétendais vous prendre,

Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS

Oui, mais à vous parler franchement entre nous,

Il est plus pour cela, selon mon goût, que vous ;

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,

Et vos discours en font une image terrible :

Mais las ! il le fait lui si rempli de plaisirs,

Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE

Ah, c'est que vous l'aimez, traîtresse.

AGNÈS

Oui je l'aime.

ARNOLPHE

Et vous avez le front de le dire à moi-même ?

AGNÈS

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause,

Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE

Et ne saviez-vous pas que c'était me déplaire ?

AGNÈS

Moi, point du tout, quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE

Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,

Et vous dénicherez à l'instant de la ville ;

Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout ;

Mais un cul de couvent me vengera de tout.

**SCÈNE VI**

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE

Ah ! je viens vous trouver accablé de douleur,

Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur !

Pour arriver ici mon père a pris le frais,

J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près,

Et la cause en un mot d'une telle venue,

Qui, comme je disais, ne m'était pas connue,

C'est qu'il m'a marié sans m'en récrire rien,

Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.

Cet Enrique, dont hier je m'informais à vous,

Cause tout le malheur dont je ressens les coups ;

Il vient avec mon père achever ma ruine,

Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.

Mon père ayant parlé de vous rendre visite

L'esprit plein de frayeur je l'ai devancé vite :

De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir

De mon engagement, qui le pourrait aigrir,

Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,

De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE

Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

Je n’écoute rien, n'ayez aucun soupçon.

*Ils demeurent en un coin du théâtre.*

**SCÈNE VII**

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE, *à Chrysalde.*

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paraître,

Quand on ne m'eût rien dit j'aurais su vous connaître ;

Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur,

Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur ;

Et je serais heureux, si la Parque cruelle

M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,

Pour jouir avec moi des sensibles douceurs

De revoir tous les siens après nos longs malheurs :

Mais puisque du destin la fatale puissance

Nous prive pour jamais de sa chère présence,

Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter

Du seul fruit amoureux qui m'en est pu rester,

Il vous touche de près. Et sans votre suffrage

J'aurais tort de vouloir disposer de ce gage ;

Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi,

Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,

Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ORONTE, *à Arnolphe*.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse.

ARNOLPHE

Que je sens à vous voir, une grande allégresse.

ORONTE

Je suis ici venu…

ARNOLPHE

Sans m'en faire récit,

Je sais ce qui vous mène.

ORONTE

On vous l'a déjà dit ?

ARNOLPHE

Oui. Hélas ! Votre fils à cet hymen résiste,

Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste,

Il m'a même prié de vous en détourner ;

Et moi tout le conseil que je vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,

Et de faire valoir l'autorité de père ;

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE

Ah traître !

CHRYSALDE

Si son cœur a quelque répugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence ;

Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE

Quoi ? se laissera-t-il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse

De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?

Il serait beau vraiment, qu'on le vît aujourd'hui

Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.

ORONTE

C'est parler comme il faut, et dans cette alliance,

C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSALDE, *à Arnolphe*.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement

Que vous me faites voir pour cet engagement,

Et ne puis deviner quel motif vous inspire…

ARNOLPHE

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE

Oui, oui, Seigneur Arnolphe, il est…

CHRYSALDE

Ce nom l'aigrit,

C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE

Il n'importe.

HORACE

Qu'entends-je ?

ARNOLPHE, *se retournant vers Horace*.

Oui c'est là le mystère,

Et vous pouvez juger ce que je devais faire.

HORACE

En quel trouble…

**SCÈNE VIII**

HENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE

Faites venir Agnès, aussi bien de ce pas !

Je prétends l’épouser, ne vous en fâchez pas,

Un bonheur continu rendrait l'homme superbe,

Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

**SCÈNE IX**

AGNÈS, ALAIN, HENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE

Agnès approchez donc, je vais vous emmener,

Et de gré ou de force vous faire m’épouser !

AGNÈS

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?

HORACE

Je m’en vais le tuer, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS

Je veux rester ici.

ORONTE

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci,

Nous nous regardons tous sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre,

Mais au revoir !

ORONTE

Où donc prétendez-vous aller ?

Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit

Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,

La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique

Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique ?

ARNOLPHE

Quoi…

CHRYSALDE

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,

Dont on cacha le sort à toute la famille.

Et qui sous de feints noms pour ne rien découvrir,

Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

Et dans ce temps le sort lui déclarant la guerre,

L'obligea de sortir de sa natale terre.

Et d'aller essuyer mille périls divers

Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie

Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE

Et de retour en France, il a cherché d'abord

Celle à qui de sa fille il confia le sort.

Et cette paysanne a dit avec franchise,

Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avait remise.

Et qu'elle l'avait fait sur votre charité,

Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSALDE

Et lui plein de transport, et l'allégresse en l'âme

A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

Et vous allez, enfin, la voir venir ici

Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté et ne pouvant parler.*

Oh !

ORONTE

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE

Ah mon père

Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.

Le hasard en ces lieux avait exécuté

Ce que votre sagesse avait prémédité.

J'étais par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,

Engagé de parole avecque cette belle ;

Et c'est elle en un mot que vous venez chercher,

Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,

Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.

Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE

J'en ferais de bon cœur, mon frère, autant que vous.

Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères ;

Allons dans la maison débrouiller ces mystères,

Payer à notre ami ses soins officieux,

Et rendre grâce au Ciel qui fait tout pour le mieux.